

divinités mineures, mais suggestives, les Charites par exemple. Or, par une intéressante coïncidence, le poète thébain apparaît, lui aussi, comme un connaisseur des mythes du Proche-Orient archaïque.

Pindare et les mythes du Proche-Orient

L'œuvre du poète thébain ne présente certes pas, à première vue, les rapprochements spectaculaires que nous offre l'œuvre d'Hésiode avec les mythologies Proche-Orientales. Il faut cependant tenir compte de la façon dont Pindare établit, dans des raccourcis intelligibles seulement à ceux qui savent déjà, ses comparaisons avec les mythes les plus connus de la mythologie grecque. Plutôt que de comparaisons, il faudrait souvent parler d'allusions. Celles-ci sont en beaucoup de cas extrêmement rapides, et c'est parfois un seul mot qui nous incite à penser que la version adoptée n'est pas celle dont nous sommes instruits par ailleurs. Il est souvent nécessaire de peser chaque terme pour nous faire une opinion et former une hypothèse. Combien légères, ténues, peuvent alors être les traces des mythes étrangers à notre sphère ordinaire! Nous l'avons constaté en relisant les poèmes pindariques après avoir passé du temps à étudier la dette d'Hésiode envers les mythes babyloniens. Certaines questions se posent. Certaines similitudes jaillissent. Cela n'empêche ni les difficultés ni les obscurités, qui ont toujours été le lot du chercheur es choses pindariques.

Un premier examen permet toutefois d'apercevoir quelques rapprochements isolés, les plus faciles, bien entendu, et les plus visibles. Ainsi avons-nous eu naguère l'occasion³² de chercher du côté de la Proche-Asie les origines d'une déesse dont Pindare, au début de la *V^{ème} Isthmique*, chante la gloire et la puissance. Nous voulons parler de Théia, qui, simplement citée dans l'énumération hésiodique des Titanides³³ aux côtés de Rhéia et de Mnémosyne, ne nous est pas autrement connue. Chez Pindare elle fait figure d'énigme, car nulle part dans le monde grec il ne semble y avoir place pour une aussi importante divinité: il est en effet parfaitement invraisemblable qu'elle passe inaperçue là où les hommes connaissent son culte. Elle ne peut y être qu'une des premières, sinon la première. Connaissant le principe des transpositions hésiodiques, depuis la découverte du *Kumarbi*, nous voyons aisément de quel côté chercher. La Mère du Soleil, Théia aux mille noms³⁴, grâce à qui les

³² *Pindare poète et prophète*, Paris, 1956, p. 217 sqq.

³³ Fille de Terre et de Ciel (*Théog.*, 134), elle est l'épouse de son frère, le Titan Hypérion, et la mère du Soleil (v. 371).

³⁴ *Isthm.*, v, 1 πολυώνυμε Θεία. L'expression rappelle celle d'Eschyle dans le *Pr. enchaîné*, πολλῶν ὀνομάτων μορφῇ μία (v. 210), appliquée à Thémis ou Gaïa, la Terre, mère de Prométhée.

hommes mettent au-dessus de tout la force considérable de l'or — l'élément lumineux par excellence — et grâce à qui la gloire³⁵ couronne les athlètes, ne peut être qu'une déesse du rang le plus haut. Aussi avions-nous pensé, passant en revue les panthéons du Proche-Orient, à une divinité hourrite, la Déesse-Soleil d'Arinna. Pindare, poète de Béotie, qui a subi au premier chef l'influence d'Hésiode — on pourrait aller jusqu'à parler d'un enseignement —, a dû entendre les « confrères des Muses », ces συνδύται τῶν Μουσῶν οἱ Ἡσιόδαιοι, dont nous avons parlé plus haut³⁶, chanter, après les aèdes d'Asie Mineure héritiers des mythes orientaux, les louanges de cette déesse de qui naquirent le Soleil et sa Lumière. On peut d'ailleurs se demander si le poète n'a pas fait une autre fois au moins, sans la nommer, mais sous des périphrases très claires (ἀντὶς ἀελίου, puis ἄστρον ὑπέρτατον), allusion à la même déesse au début du *Péan sur l'éclipse de soleil*³⁷, sur lequel nous voudrions nous arrêter plus longuement, non sans avoir fait un détour par Hésiode, à qui l'on doit presque toujours revenir en semblable matière.

On connaît l'important développement consacré dans les *Travaux et Jours* au Mythe des Races humaines (v. 106–201), dont le rapport avec le Mythe de Prométhée, peu apparent d'abord aux hellénistes, s'éclaire à la lumière des sources orientales³⁸. Si nous ne voyons pas très clairement pourquoi Zeus fait descendre sous la terre les hommes de la Race d'or, qui n'ont, semble-t-il, rien fait pour le mériter, nous comprenons par contre fort bien, à la lecture de l'*Atrabasis* et de l'*Enuma elish*, en quoi les hommes des races successives se sont rendus insupportables aux dieux. Ce que nous connaissons des poèmes babyloniens ne comporte pas les distinctions précises qui séparent chez Hésiode les différentes races, d'or, d'argent, de bronze ou de fer; cela peut tenir uniquement à la mutilation des textes, bien que nous n'en soyons nullement certaine. Le schéma des destructions successives, lui, ainsi que le fil conducteur de l'irritation croissante des dieux, viennent bien des mythes babyloniens. On se souvient de la révolte des dieux travailleurs³⁹ et de leur grève, puis des négociations qui s'ensuivirent avec les dieux suprêmes, de l'accord enfin par

³⁵ Il faut entrevoir, sous les traits évocateurs réunis par le poète, comme le nimbe d'or, la « gloire » illuminant les vainqueurs.

³⁶ Cf. p. 31 et n. 9.

³⁷ *Péan*, ix=fr. 107 Snell. Cf. notre *Pindare*, pp. 147 et 233.

³⁸ Cf. notre *Prométhée*, pp. 36 sqq., 39 et n. 27, 60, 62 sqq. Remarquons, fait important, que les deux développements mythiques se succèdent exactement dans les *Travaux*, celui qui concerne Prométhée s'achevant au v. 105.

³⁹ Voir *supra*, p. 35. Le créateur, on s'en souvient, est Enki-Ea, qui, en sa qualité de dieu des eaux primordiales, délaye l'argile. Ce dieu créateur est à l'origine un dieu potier, modelleur de figurines, prototype en ce point, comme pour le don de la sagesse, du Prométhée du Céramique.

suite duquel furent créés les hommes, chargés de faire le travail pour assurer la nourriture des dieux. Ceux-ci n'eurent donc plus rien à faire. Malheureusement leur repos et leur sommeil furent troublés par l'agitation et le vacarme des hommes, proliférant au-delà de toute expression⁴⁰, de sorte que «la terre... mugissait comme un taureau». Les dieux entreprirent donc, à plusieurs reprises, car le processus se répéta en série à travers les doublets des textes poétiques, de détruire la race humaine, qui fut chaque fois sauvée par Enki, son créateur et son bienfaiteur⁴¹. L'*Atrahasis*, nous l'avons vu, raconte comment le héros de ce nom, le Noé babylonien⁴², sauva sa famille et un échantillon de chaque espèce animale, en construisant, sur le conseil d'Enki, un vaisseau pour flotter sur les eaux du Déluge. Chez Hésiode, puis chez Eschyle, le fait capital du salut des hommes, défendus et sauvés par Prométhée, contre la volonté de Zeus, subsiste⁴³, mais sans être accompagné des détails les plus caractéristiques, des développements les plus importants contenus dans les poèmes de l'*Atrahasis* et de l'*Enuma elish*. Il est notable en particulier que ni l'un ni l'autre des deux poètes grecs ne parle du Déluge, qui pourtant tient une telle place dans les poèmes babyloniens, à telle enseigne que l'un des deux raconte essentiellement comment un homme entre tous, par la protection divine, échappa au Déluge⁴⁴; ce poème est, dit R. Labat, «le plus traditionnel, le plus représentatif aussi, des mythes mésopotamiens relatifs à la Création et au Déluge». Le second poème avait été désigné d'abord par les érudits sous le titre de *Poème de la Création et du Déluge*⁴⁵.

Le récit du Déluge figure encore, comme une insertion traditionnelle et un retour en arrière⁴⁶, au cours du *Poème de Gilgamesh*, où l'on voit le héros, passé dans l'au-delà à la recherche de la plante d'immortalité, entendre de la bouche de son ancêtre divinisé, Um-Napishti, comment il fut sauvé des flots, lui et les siens, avec leurs animaux, grâce à Enki-Ea⁴⁷.

⁴⁰ Voir les traductions, par R. Labat, des deux poèmes en question, dans le volume collectif *Religions du Proche-Orient*, Paris, 1970.

⁴¹ Voir *Prométhée*, chap. II, et notamment p. 37.

⁴² On a constamment à l'esprit, bien entendu, en lisant ce qui subsiste de ces textes, le récit de la *Genèse*.

⁴³ *Théog.*, notamment v. 533-534 et 551-552, ainsi que le v. 570; *Prom. ench.*, v. 231-233, vers en fait très proches du mythe babylonien.

⁴⁴ Il y eut, en vérité, selon les poèmes, deux héros différents, connus sous les noms d'*Atrahasis* et d'Um-Napishti ou Uta-Napishtim.

⁴⁵ Nous songeons à l'édition ancienne et moins complète — pour cause — de S. Langdon.

⁴⁶ Le procédé, on le sait, est courant dans les poèmes babyloniens, dont on peut dire, à la lettre, qu'ils remontent (presque) tous au Déluge, de façon rituelle.

⁴⁷ On en trouvera le texte dans les recueils déjà cités, celui de J. B. Pritchard, et, le plus récemment en français, de R. Labat.

L'antiquité grecque, nous l'avons vu, ne présente apparemment aucun récit du Déluge, et cela semble un paradoxe, sachant qu'Hésiode avait connaissance des mythes mésopotamiens. On peut se demander, il est vrai, s'il les connaissait tous, et si, parmi ceux qu'il connaissait, il nous faut compter celui du Déluge. Par contre, l'Antiquité latine, elle, nous présente un long récit du Déluge, tardif il est vrai, mais tout à fait remarquable par son importance: c'est celui d'Ovide au livre 1 des *Métamorphoses* (v. 253-415). Le poème latin ne s'en tient pas là, puisque, tout à fait en son début, il rappelle la création de l'être humain par un dieu qu'il ne nomme pas, mais désigne simplement par le mot *deus*. Il connaît aussi le mythe des quatre âges, ou races, d'or, d'argent, de bronze et de fer. Il se pose, dans ces conditions, un problème assez mystérieux: comment Ovide avait-il eu connaissance, outre Hésiode, de cet ensemble de légendes? par des emprunts directs à des sources orientales, que pourtant ses contemporains ne semblaient pas connaître? ou par des intermédiaires grecs, qui, s'ils ont existé sur une assez grande échelle, ne s'étaient pas forcément tous conservés jusqu'à lui? On voit l'ampleur des questions posées, qu'il n'est pas toujours aisé de résoudre, même si, en l'état actuel, nous commençons à entrevoir, sinon des solutions, au moins des hypothèses possibles⁴⁸. Nous ne pouvons même pas aujourd'hui dire par quelle voie, de façon certaine, Hésiode avait eu connaissance de ces mythes. Et, pour préciser de façon sûre ceux qu'il connaissait, il faudrait d'abord que nous ayons de son œuvre un texte sûr et complet. Nous sommes assurément loin de compte⁴⁹. À côté des doubles évidents et des passages douteux, il y a, c'est certain, d'immenses lacunes. Des découvertes nouvelles, nous l'espérons, viendront se joindre aux premières. Et nous ne voyons pas de raison de désespérer de l'intuition des érudits et des rapprochements qu'ils pourront, fût-ce au hasard de leurs lectures, être amenés à faire. Justement, nous croyons pouvoir verser au dossier un document attestant que Pindare, et vraisemblablement Hésiode avant lui, ont tous deux connu le mythe du Déluge, et qu'ils l'ont connu dans le contexte babylonien.

Nous avons eu l'occasion plus haut de mentionner les parties conservées du *Péan* ix de Pindare, autrement dit *Péan sur l'éclipse de soleil*⁵⁰. Nous avons rappelé un rapprochement proposé naguère entre le premier vers du fragment

⁴⁸ Sur Ovide et ses sources, on peut consulter l'étude de G. Lafaye, *Les Métamorphoses d'Ovide et leurs modèles grecs*, Paris, 1904 (ouvrage publié avant la découverte des textes orientaux concernés), et l'article très postérieur de P. Perdrizet, *Légendes babyloniennes dans les Métamorphoses d'Ovide*, in R. H. R., 1932.

⁴⁹ Voir notamment la thèse de J. Schwartz, *Pseudo-Hesiodica* (Leiden, 1960). Voir aussi l'édition commentée de la *Théogonie* par M. L. West, qui prépare actuellement une édition des *Travaux*.

⁵⁰ Cf. *supra*, p. 43.

en question et le début de la V^{ème} *Isthmique*, nous basant sur les harmoniques perceptibles entre ἀπὸ τοῦ ἀελίου du premier texte et l'invocation μαῖτερ 'Αελίου πολυώνυμε Θεία du second, l'un et l'autre éveillant dans notre esprit des échos de mythes et de divinités de l'Orient archaïque. Certains modernes, on le sait, se sont étonnés que le poète thébain, après l'enseignement d'un Thalès, ait pu prendre à son compte de pareils accents! Mais Pindare, même s'il n'a pas eu avec le Proche-Orient des contacts directs — et cela serait à démontrer —, est de toute évidence un fils spirituel d'Hésiode, qui a transmis à la Grèce la teneur de tant de textes poétiques et religieux. Mais revenons à notre *Péan*, ou, plus exactement, à la deuxième partie du morceau qui nous en a été conservé, c'est à dire l'*antistrophe*. Le poète y énumère les fléaux que l'on peut redouter pour Thèbes devant le présage effrayant de l'éclipse. Faut-il craindre une guerre? la destruction des récoltes? des chutes de neige d'une violence inimaginable? des dissensions meurtrières? un raz de marée envahissant la plaine? Remarquons tout de suite, avant de poursuivre l'énumération, la place considérable faite, à côté des luttes funestes, étrangères ou intestines, aux cataclysmes naturels. La mer se vidant à travers la plaine (πόντου κενέωσιν ἄμπεδον), voilà bien l'une des formes sous lesquelles on peut s'imaginer les eaux noyant le monde. Ce n'est pas tout. L'éclipse, se demande ensuite le poète, présage-t-elle le gel hivernal de la terre (v. 17), autre variété de destruction, ou encore, en été, le Vent du Sud ouvrant les sombres cataractes (v. 17-18)? Voilà une autre façon d'ensevelir sous les averses la terre et ses habitants⁵¹.

C'est sur ce point, semble-t-il, après cette nouvelle évocation diluvienne, que se fixe l'esprit du poète, qui continue en exposant la conséquence normale de ces catastrophes en chaîne, évoquées certes sous forme d'alternative, mais dont l'effet s'additionne en un tableau inspirant la terreur: «Après avoir submergé la terre, vas-tu repartir du principe et instaurer une nouvelle race humaine?» (v. 19-20),

ἢ γαῖαν κατακλύσαισα θήσεις ἀνδρῶν νέον ἐξ ἀρχαῆς γένος;

Nous savons maintenant sans hésitation possible où Pindare a puisé son inspiration. Ce n'est ni hasard ni coïncidence s'il unit la triple évocation d'un déluge à l'idée de la destruction du genre humain pour faire place à une nouvelle race.

La question se pose alors à nous, sans pouvoir être éludée, de savoir par quelle voie le poète thébain a eu connaissance du mythe couplé du Déluge

⁵¹ Le récit biblique du Déluge (*Genèse*, VII, 17-24), qui appelle forcément la comparaison, se réfère à une gigantesque inondation succédant à quarante jours de pluie. On sait d'ailleurs que les archéologues ont retrouvé au pays de Sumer les traces matérielles d'un semblable cataclysme.

et des Races. Certes le développement de l'un et l'autre thème est très inégal. Mais qui ne voit que la suite du poème pouvait insister davantage sur celui auquel l'allusion est d'abord plus rapide? On sait aussi que de Pindare tout est possible, entraîné qu'il est dans un savant tourbillon poétique. Mais il est indéniable qu'il a parlé ici de la destruction de la race actuelle des hommes et de son remplacement éventuel par une autre. Ce n'est pas une idée en l'air. C'est un écho précis du mythe babylonien développé dans l'*Atrabasis* et dans l'*Enuma elish*, du mythe rapporté par Hésiode. Celui-ci nous en a transmis la substance, comme la comparaison des textes le montre, en l'adaptant à sa manière et à son propos du moment. Pindare a parfaitement pu connaître, soit par la pratique du texte hésiodique complet, soit par l'enseignement oral des Ἡσιόδοι de l'Hélicon, les récits détaillés concernant le mythe lui-même et ses développements possibles. S'y est-il ajouté d'autres sources? Évidemment nous l'ignorons. De toute façon, cette partie du problème est relativement la plus simple. Plus complexe est à nos yeux la question du déluge, puisque nous ne lisons rien chez Hésiode qui s'y rapporte. Mais le caractère lacunaire du texte connu du *Corpus* ne permet en réalité de rien conclure. Par ailleurs, les poèmes babyloniens mettent en rapport étroit la destruction d'une race et son remplacement par une autre. C'est justement ce que fait Pindare. Si la chaîne Orient-Hésiode-Pindare atteste, au point de départ et au point d'arrivée à la fois, la coexistence des deux thèmes mis en rapport étroit, il n'y a nulle invraisemblance à penser que le chaînon intermédiaire — et quel chaînon: Hésiode! — présentait dans son œuvre globale la même coexistence. Eschyle, dont le *Prométhée enchaîné* du moins doit tant à l'influence hésiodique, nous en apporte peut-être la confirmation, sous la forme d'une réflexion amère de son héros sur la façon dont Zeus entendait traiter les hommes: aussitôt installé sur le trône de Kronos, Zeus répartit les privilèges entre les dieux,

βροτῶν δὲ τῶν ταλαίπωρων λόγον
οὐκ ἔσχεν οὐδέν', ἀλλ' ἀϊστώσας γένος
τὸ πᾶν ἔχορῆζεν ἄλλο φιτῦσαι νέον.

On notera la précision donnée sur l'intention de Zeus: «anéantir la race entière des hommes, pour en créer une nouvelle»; l'expression rappelle celle de Pindare. Eschyle, comme Hésiode, ne dit mot d'un déluge; mais il s'agit bien d'une destruction. La conclusion la plus probable est que le poète d'Ascra, même si nulle part, à notre connaissance, il ne parle explicitement du déluge, s'y réfère implicitement, entre autres catastrophes, en évoquant les destructions successives. Il nous paraît peu vraisemblable qu'il n'en ait pas connu le thème et les récits, et nous pensons qu'un *Hésiode perdu* aurait chance d'en avoir contenu quelque mise en œuvre. Nous ne pouvons aller plus loin en l'état de nos connaissances présentes.